
JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15, avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an. 50 c. de plus par trim^e. pour l'étranger.)

En 1802, a été commencée une suite de Gravures coloriées de Meubles et de Voitures : il en paroît au Bureau du Journal des Dames, 18 N^{os}. par an. L'abonnement est de 10 fr. 50 c. port franc.

Aucune comédie nouvelle n'a été jouée en octobre. Ce mois a vu naître une tragédie, quatre vaudevilles, trois mélodrames, et renaitre un petit opéra. *Les Bains à la Papa* ont coulé à fond, *Philémon et Beaucis* ont paru trop vieux, *la Vierge du Soleil*, luronne aguerrie, a tenu tête à l'orage ; mais *Albert* y a succombé. On ne s'occupe, on ne parle que des *Vêpres Siciliennes* ; les émules de Brunet disent que l'auteur des *Vêpres* est assuré de son salut, qu'il ne doit pas craindre de sermon et trouvent que les acteurs sont *accomplis*. Voilà de bien mauvais jeux de mots pour un bel ouvrage, mais cela fait rire, même nos gens d'esprit.

*
~~~~~

LA NAISSANCE DE LA MODE, par *Maurice Séguier*. Tel est le titre d'un petit poëme qui sort des presses de M. Firmin Didot.

L'auteur dit du Temple de la Mode :

Ses murs d'appui sont un simple réseau,  
Tissu fragile, éphémère édifice,  
Qu'à chaque instant reconstruit le caprice ;  
C'est tous les jours un bâtiment nouveau.

~~~~~

Nos dames qui avoient remarqué à l'exposition du Louvre une foule de jolies étoffes, telles que la plume de soie, le

chinchilla, le granit, ont voulu en jouir tout de suite : de là l'immense quantité de chapeaux d'hiver, tandis qu'à peine l'on trouvoit quelques robes de mérinos ; heureusement que la Toussaint est arrivée. Le mérinos, le velours et même les fourrures reparaissent ; on a déjà vu plusieurs manchons au Muséum des Tableaux.

~~~~~

Les fonds de lits et les fauteuils en métal élastique, commencent à prendre faveur. Si les meubles de cette espèce sont un peu plus chers que les autres, ils auront l'avantage de durer plus long-tems et de conserver leurs formes jusqu'à la fin.

~~~~~

La deuxième édition des VOYAGES DE MIRZA ABOUL TALEB KHAN, EN ASIE, EN AFRIQUE, EN EUROPE ; *écrits par lui-même, et publiés par M. Charles Malo*, vient de paraître.

C'est un volume in-8° de 432 pages. Prix : 5 francs, à Paris, chez l'éditeur, rue de Seine - Saint - Germain, n. 85.

~~~~~

Nous apprenons par les ANNALES D'ARCHITECTURE, journal dont le bureau est rue Neuve de Seine, n. 9, que M. Belloni, directeur de la manufacture royale de mosaïque, à Paris, vient de restaurer un *pavé antique*, découvert à Lyon.

Ce pavé représente une course de chars dans un cirque. A l'entrée du cirque, dans une loge élevée et ornée de draperies, sont les juges des courses. Un grand nombre de chars à quatre chevaux (quadriges), roulent déjà, on plutôt volent dans l'arène ; leurs conducteurs sont vêtus d'étoffes vertes, bleues, blanches et rouges ; couleurs qui indiquent les factions auxquelles ils appartiennent. « Le travail de cette mosaïque, dit le rédacteur des Annales, n'est point parfait ; il s'en faut beaucoup ; il n'y a presque aucune dégradation dans les teintes ; mais le dessin est assez correct, les chevaux ont du mouvement, de la vie ; les attitudes de divers personnages sont justes et vraies. »

~~~~~

HUIT JOURS A PARIS.

Je suis un élégant de province, j'ai trente ans et je n'avois pas vu Paris. Je n'osais presque plus l'avouer, il n'y avoit pas

de petite-maîtresse de notre ville qui n'eût fait le voyage, et je me trouvois dix fois le jour embarrassé, par mon ignorance, dans mes conversations avec elles.

Il fallut se résoudre à faire cette dépense, et quoique je sois assez casanier de mon naturel, j'allai cependant demander un passeport à notre mairie; et je priai ma mère et ma sœur de faire mon porte-manteau. Elles y mirent trois pantalons, deux habits, ma culotte de soie, douze chemises, toutes à jabot, sept gilets dont un à manches, dix cravattes, mon col de velours et trois foulards avec un paquet de mouchoirs de poche, de bas de soie et de coton, une demi-douzaine de caleçons et de petits linges pour essuyer le rasoir.

J'ajoutai à cela des bottes, des souliers, mon carrick et mon chapeau neuf; puis, coiffé de ma casquette de renard, j'attendis le passage du courrier.

Une des causes qui m'avoient empêché de voir Paris, c'étoit la répugnance que j'avois pour les diligences. J'étois allé une fois à une noce à dix lieues de chez moi, par les grandes voitures pleines de toutes sortes de gens, et cela m'avoit inspiré un dégoût insurmontable. Les uns avoient une transpiration forcée qui me soulevoit le cœur, les autres ouvroient à chaque instant des flacons d'essences qui me portoient à la tête et me donnoient des vertiges, je faillis en être malade et je renonçai pour toujours aux expéditions lointaines que je serois contraint de faire par cette voie.

L'établissement des Malles-Postes est venu lever pour moi toutes les difficultés. Propreté, rapidité, c'étoit là ce qu'il falloit pour un voyageur de mon espèce. Je m'embarquai à huit heures du matin après avoir versé quelques larmes sur les joues de ma bonne sœur et sur les mains de ma tendre mère. J'avois pris une tasse énorme de thé au caramel, et je n'eus plus besoin que de faire un repas le long de la route. Il n'y avoit dans la Malle avec moi qu'une marchande de modes de mon pays qui alloit en emplettes dans la capitale. Les modistes sont presque toutes jolies, celle-ci l'étoit d'une manière extraordinaire, et elle avoit avec cela un esprit charmant et des façons très-distinguées.

Ce que c'est! dans notre endroit au milieu de nos connoissances, il ne m'eût été possible de voir cette beauté qu'à la dérobée, le soir en secret; et c'eût été m'afficher aussi bien qu'elle que de passer une heure dans son magasin ou de lui offrir le bras pour aller à la comédie et à la promenade. Mais en route et quand on est loin de son clocher, tous ces vastes

préjugés disparaissent, chacun reprend le rang que lui méritent ses talens acquis ou les dons de la nature. Indépendamment de ce que nos chevaux alloient véritablement un *train de poste*, notre entretien fut si bien nourri et si galant que le chemin loin de nous paroître trop long nous parut trop court !....

On se quitta en descendant rue Plâtrière, la belle marchande prit un fiacre, je me jetai dans un cabriolet, on me conduisit à l'hôtel de mon beau-frère, sur le boulevard. La première chose que je fis en arrivant, ce fut d'aller prendre un bain rue Chantereine, dans un bâtiment qu'on me dit avoir été un théâtre, et qui me parut ressembler à l'un des caravansérails décrits dans le *Voyage en Perse* de Chardin.

Je déjeûnai chez Tortoni et je fus bien surpris de voir l'exiguïté de ces salons dont il est si souvent question dans notre département. Le café m'y parut d'ailleurs assez fort, et je pris du goût particulièrement pour les petits pains ronds et les brioches que l'on me servit à profusion.

A dix heures, j'étois chez le conservateur des monumens de Paris, qui me donna des billets pour voir *l'éléphant de plâtre*, *les statues qui arrivent de Rome*, *les colosses du Gros-Caillou*, et *la colonne de la place Vendôme*. Je montai à midi même sur le haut de ce monument, et je me fis de là une idée de l'ensemble de Paris. J'avois l'air comme suspendu dans les nuages au bout d'un bâton, et j'eus un moment de réflexion qui me fit regretter de m'être lancé dans cet escalier tortu et obscur.

S'il venoit un tremblement de terre, me disais-je ; si quelque voleur s'introduisoit dans le fût et venoit à ma rencontre, il faut convenir que je serois pris ici comme dans un étui. Toutes ces idées se dissipèrent quand je me retrouvai sur la place, et mon admiration fut grande lorsque j'entrai dans les Tuileries.

Mais je ne veux pas tout vous dire en un jour. Je coupe mon récit en deux ; je vous en présente la première moitié, et je vous donnerai l'autre au prochain numéro. J'ai vu Mars, Talma, Joanny, *les Danaïdes*, *les Vêpres Siciliennes*, et je vous ferai part des impressions que j'ai reçues. Dans ce moment je cours au Salon pour voir la *Galathée* de M. Girodet-Trioson.

EVARISTE.

LE CHARME DE LA VIE.

*Romance dédiée à Mademoiselle Fany A***.*

Depuis longtems de la mélancolie
 Je ressentais le funeste pouvoir :
 Je m'affligeois, et mon cœur sans espoir
 Ne goûtoit plus *le charme de la vie.*

Souvent trompé, j'ai vu la perfidie
 De mes beaux jours altérer la moitié :
 Dupe en amour, trahi par l'amitié,
 Où donc est-il, *le charme de la vie?*

Ainsi mon âme, abattue et flétrie,
 De son destin déplorait la rigueur,
 Quand un regard d'un objet enchanteur,
 M'a fait renaître *au charme de la vie.*

Jeune beauté que j'aime à la folie,
 Ton cœur naïf m'a payé de retour :
 Ah! désormais heureux par ton amour,
 Je l'ai retrouvé, *le charme de la vie.*

TÉZÉNAS, *de Montbrison.*

La musique de cette romance, avec accompagnement de forte-piano ou harpe, par M. Félix Dupiege, artiste du théâtre royal de l'Opéra-Comique, se vend 1 franc 50 centimes, chez Corbaux, éditeur et marchand de musique, à la Lyre d'Or, rue Dauphine, n°. 28.

PÉTRARQUE ET LAURE, *par Madame la comtesse de Genlis (1).*

Les historiens ont fait de Pétrarque le portrait suivant : « Il avoit le visage agréable, les yeux animés, des couleurs vives, la physionomie fine et spirituelle, une belle taille, et l'air le plus noble. »

(1) Un volume in-8° de 330 pages. Prix : 6 francs, et port franc, 7 fr. 50 cent. A Paris, chez l'éditeur, rue Neuve des Petits-Champs, n° 26.

Voici le portrait de Laure par Pétrarque : « Ses cheveux étoient blonds, ses sourcils bruns, ses yeux bleux et d'une beauté incomparable ; son teint parfait, ses mains charmantes, sa taille swelte et ses dents admirables. »

Pétrarque naquit à Arezzo, en 1304. Il étoit fort jeune lorsque son père, chassé de la Toscane par les troubles politiques, l'amena à Avignon. Madame de Genlis dit de la Toscane, à cette époque : « Chaque faction rassembloit dans son sein les hommes les plus opposés les uns aux autres par leur éducation, leurs mœurs et leurs caractères ; l'estime n'étoit plus la base des engagements les plus sacrés ; le mépris n'étoit plus un obstacle aux liaisons les plus intimes. Un seul dessein occupoit tous ces esprits turbulens, il n'existoit pour eux qu'une seule vertu : l'enthousiasme de la cause qu'ils soutenoient. »

Pétrarque reçut une première éducation parfaite. Plusieurs personnes s'attachèrent particulièrement à lui. L'art de l'imprimerie étoit encore inconnu ; on ne pouvoit se procurer que des manuscrits rares et chers : Pétrarque eut le bonheur de trouver des ressources dans l'amitié d'un vieux docteur. « Personne, dit Madame de Genlis, n'avoit dans la conversation plus de douceur et de vivacité, ses talens faisoient le charme de la société : car malgré ses occupations et ses études, il n'avoit rien de sauvage. »

Pétrarque acquit un nouveau protecteur, Jacques Colonne, qui le présenta lui-même à la cour pontificale, « la plus brillante de l'Europe, dit Madame de Genlis, par sa magnificence, les richesses des cardinaux, et par le prix qu'on y attachoit à la culture de l'esprit et des arts. »

La première fois que Pétrarque aperçut Laure, elle étoit à dix pas de lui dans une église : il ne pouvoit la voir que par derrière ; « mais, dit Madame de Genlis, il admira avec une vive émotion la beauté parfaite de sa taille, de son cou, de ses cheveux blonds, et l'élégance de son habillement. Elle avoit une robe verte (sa couleur favorite), parsemée de violettes, la plus humble des fleurs devenue la plus célèbre et la plus à la mode depuis l'institution toute récente des Jeux Floraux. Son cou étoit orné d'un collier de perles et de grenats ; ses belles tresses blondes étoient relevées sous une couronne de filigrane d'or et de pierreries.... Lorsque l'inconnue se leva, et qu'elle s'avança vers lui pour sortir de l'église, il sentit qu'il est des impressions dont l'imagination la plus poétique et la plus ardente ne sauroit donner l'idée.... C'est dans le sein de sa muse qu'il va déposer ses craintes, ses espérances, son enthousiasme.

Tous les dieux du Pinde vont accourir à sa voix ; il sent que son talent est doublé , une soudaine inspiration l'élève au-dessus de lui-même , le voilà poète enfin , il va chanter Laure ! »

Pétrarque revit Laure dans une assemblée , et lui découvre encore de nouveaux charmes ; il entendit sa voix , et ne chercha point à dissimuler des sentimens que tout le monde connoissoit déjà.

Dans le roman , une amie de Laure protège l'amour de Pétrarque : mais c'est principalement à la partie historique que nous croyons devoir nous attacher.

Laure étoit mariée. Pétrarque craignoit et desiroit également de la revoir ; enfin il la rencontra ; leur trouble peut-être fut mutuel , cependant celui de Pétrarque fut le seul visible. « La nature , dit Madame de Genlis , a voulu que la véritable gloire d'un sexe qui n'est fait ni pour régir , ni pour commander , fût dans la vertu , et dans le charme intéressant de la douceur et de la sensibilité ; elle a mis la puissance d'une femme dans la grâce , et sa dignité , ainsi que sa force et sa défense , dans la craintive pudeur , qui ne se montre jamais que sous les traits ingénus de la timidité. »

Laure , toujours aussi belle , n'avoit plus néanmoins cette éblouissante fraîcheur qu'enlève si promptement un violent chagrin.

Après son couronnement à Rome , Pétrarque de retour à Avignon , s'arrêta devant l'église de Sainte-Claire , dont le portail étoit tendu de noir , et se rappela que jadis il avoit vu Laure dans cette même église ; il entre. « Le deuil profond qui l'environne de tous côtés , dit Madame de Genlis , les chants lugubres d'une pompe funèbre , répandent dans son âme un sentiment inexprimable de tristesse et d'inquiétude vague.... Il avance , et il voit dans le chœur une bière entourée de cierges allumés ; il s'approche , il n'ose jeter les yeux sur la figure inanimée couchée dans le cercueil , et dont , suivant l'usage du pays , le visage est découvert..... Il se dit , en frissonnant , qu'il va peut-être reconnoître un ami ! Il veut en vain repousser une idée plus terrible..... Tremblant , éperdu , il lève avec horreur un œil égaré sur cette figure.... Infortuné Pétrarque ! ses cheveux se dressent sur sa tête , son sang se glace dans ses veines ; il a reconnu Laure !.... Il ne verse pas une larme ; il regarde fixement ce funeste objet ! ces yeux éteints et fermés pour jamais , dont il a si souvent célébré l'éclat et la douceur enchantée ; ce visage si parfait couvert des ombres éternelles de la mort !.... Il reste quelques instans immobile ; et tout-à-coup ,

saïssant sous son manteau sa couronne de lauriers, il la jette dans le cercueil, en s'écriant : Vain fantôme de la gloire, descendez dans sa tombe, et disparaissez avec elle. »

MODÉS.

On a commencé par orner des chapeaux avec des bandes d'étoffe imitant le duvet ou le granit; aujourd'hui l'on en fait des chapeaux entiers. Le granit est un composé de petits morceaux de chenille implantés dans un tissu; de là vient que le tissu porte les deux noms de granit et d'étoffe chenillée. Presque tous les rubans ont, ou des raies, ou des rebords en duvet.

Les garnitures les plus remarquables sont celles de granit gris sur du rose, et de duvet violet sur du vert-olive. En place de torsades ou de coques, on voit des losanges sur le bord de quelques chapeaux à passe.

Quelques chapeaux à bord large (voyez la gravure 1855), au lieu d'avoir le dessus plat, l'ont bombé. Ces chapeaux sont en velours noir. D'autres chapeaux à bord large, également en velours noir, mais à dessus plat, se font remarquer par une large bande de velours plissée en biais tout autour.

Les corsages à la Sévigné (voyez la gravure 1855), sont une mode presque exclusive pour les robes parées et demi-parées : le bas se garnit en crévés ou en volans. Nous avons vu dans le magasin de M. Kreisler, rue Neuve des Petits-Champs, n° 83, plusieurs robes de barèges, garnies de volans brodés en soie avec une perfection rare. Dans le même magasin, une robe de tulle, destinée à S. A. R. Madame, duchesse d'Angoulême, avoit une broderie bien remarquable; c'étoit un feuillage en soie blanche, sur lequel brilloient des ailes d'un Scarabée des Grandes-Indes.

Pour les gilets, on est revenu aux rayures larges coupées par de petits filets de diverses couleurs. Les cravattes de mouseline ont pour encadrement une bordure qui produit l'effet d'un ruban boîteux : lilas et puce, ponceau et chamois, violet et bleu, etc.

A la Feuille de ce jour est jointe la Gravure 1855.

Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, boulevard Montmartre, n.º 1, au coin de la rue Montmartre. Les abonnemens datent du 1^{er}. ou du 15.

1819.

Costume Parisien.

(1855)



*Chapeau de satin, orné de marabouts. Robe de gros d'été,
garnie de gaze. Echarpe en filet de soie et chenille.*

(Vingt-t

JOURN

D

Journal parait, a
la, sur deux Gr
et 301r. pour un

à 1802, a été co
mes et de Voitur
es 18 N^o, par a

IX n'a pas
mer; aussi a-t-o
a règle au Va
de, qu'on avoi
de la Porte
le Tailleur de

L'Etat ne préc
l'opre Odonien

de Rose a
a en croire les

Chen de Terre
ne pantomime a
qui sauve la

L'A

Pour moi, dit A
à la que, pour
a
en effet, r